

MÉT
ROP
OLE
S &
ME
NTA
LIT
É

Georg Simmel

Métropoles et mentalité

Georg Simmel

Métropoles et mentalité

Éditions
Les partisans du moindre effort
www.lpdme.org

2005

7
Métropoles et mentalité

33
The Metropolis and Mental Life

Les plus graves problèmes de la vie moderne ont leur source dans la prétention qu'a l'individu de maintenir l'autonomie et la singularité de son existence contre la prépondérance de la société, de l'héritage historique, de la culture et des techniques qui lui sont extérieurs: c'est là la forme la plus récente du combat avec la nature que l'homme primitif a livré pour son existence physique. Le XVIII^e siècle appelle à la libération de tous les liens qui, au cours de l'histoire, se sont noués à travers l'État et la religion, la morale et l'économie, afin que la nature, originellement bonne et identique chez tous les hommes, se développe sans frein; en plus de la seule liberté, le XIX^e siècle entend promouvoir la spécialisation que la division du travail confère à l'homme et à son accomplissement, spécialisation qui fait l'individu incomparable et indispensable autant qu'il est possible, mais qui, par là même, le rend d'autant plus complémentaire de tous les autres; Nietzsche veut voir dans la lutte impitoyable que se livrent les individus la condition de leur épanouissement, alors que le socialisme la voit dans la suppression de toute concurrence — qu'importe, il s'agit du même ressort fondamental: la résistance que le sujet oppose à son nivellement et à son usure dans un mécanisme social et technique. Quand on interroge sur leur sens pro-

fond les productions de la vie spécifiquement moderne, quand, pour ainsi dire, on demande au corps de la culture d'en révéler l'âme — comme il m'incombe aujourd'hui à propos de nos grandes villes —, on se trouve devant une équation dont les termes sont les contenus individuels et supra-individuels de la vie, et dont la solution est à rechercher dans les adaptations de la personnalité qui lui permettent de s'accommoder aux forces extérieures.

Le fondement psychologique sur lequel s'élève le type de l'individualité des grandes villes est l'intensification de la stimulation nerveuse [*Steigerung des Nervenlebens*], qui résulte du changement rapide et ininterrompu des stimuli externes et internes. L'homme est un être de différence, sa conscience est mise en mouvement par la différence entre l'impression d'un instant et celle qui la précède; persistance des stimuli, insignifiance de leurs différences, régularité habituelle de leur cours et de leurs contrastes usent pour ainsi dire moins de conscience que la concentration rapide d'images changeantes, le brusque écart dans le champ du regard, l'inattendu des impressions qui s'imposent. En créant précisément ces conditions psychologiques — avec cette façon de marcher dans la rue, avec ce tempo et cette diversité des façons de vivre économique, professionnelle, sociale — c'est déjà dans les fondements sensoriels du psychisme, dans le quantum de conscience qu'elle exige de notre organisation comme être de différence, que la grande ville forme un profond contraste avec la petite ville et la campagne, dont la vie sensible et intellectuelle coule plus régulièrement selon un rythme plus lent, davantage fait d'habitudes.

C'est par là, avant tout, qu'on en vient à comprendre le caractère intellectualiste du psychisme citadin, comparativement à celui de la petite ville, qui est beaucoup plus fondé sur la sensibilité et sur des rapports affectifs. En effet, ceux-ci s'en-

racinent dans les couches psychiques les plus inconscientes et croissent on ne peut mieux dans la paisible harmonie des habitudes ininterrompues. Par contre, les couches les plus élevées de notre psyché, transparentes et conscientes, sont le siège de l'intelligence qui, de nos forces internes, est la plus capable d'adaptation.

Pour s'adapter au changement des phénomènes et à leur contraste, nul besoin des ébranlements et de la fouille intérieure qui constituaient les seuls moyens dont disposait la sensibilité plus conservatrice pour s'accommoder du rythme égal des phénomènes. Ainsi le citadin type — qui est naturellement le jouet de mille modifications individuelles — se crée un organe protecteur contre le déracinement dont le menacent les courants divergents de son milieu externe: plutôt qu'avec le cœur il y réagit essentiellement avec l'intellect, à qui l'accroissement de conscience, comme c'est la même cause qui les a engendrés, donne l'avantage dans l'appareil psychique. Il s'ensuit que la réaction à ces phénomènes est transférée à cet organe psychique le moins sensible et le plus distant des profondeurs de la personnalité.

Cette intellectualité, ainsi reconnue comme protection de la vie subjective contre la violence de la grande ville, se ramifie à travers de multiples manifestations individuelles. De tout temps, les grandes villes ont été le siège de l'économie monétaire, parce que la diversité et la concentration de l'échange économique donnent aux moyens d'échange une importance qu'ils n'auraient pas connue

à la campagne, où l'échange demeure rare. Économie monétaire et règne de l'intellect sont en rapport étroit. Ils ont la même manière prosaïque [*reine Sachlichkeit*] de traiter les hommes et les choses, qui associe souvent justice formelle et sévérité impitoyable. L'homme purement rationnel est indifférent à tout ce qui est proprement individuel, parce que les rapports et réactions de cet ordre sont inépuisables au regard de l'intelligence logique, tout comme dans le principe monétaire l'individualité des phénomènes n'entre pas en ligne de compte. En effet, pour ce qui est de l'argent, la question ne porte que sur ce qui leur est commun à tous, la valeur d'échange, qui ramène toute qualité et particularité à la seule question du «combien». Toute relation affective interpersonnelle se fonde sur l'individualité des personnes, tandis que, dans les rapports rationnels, les hommes sont réduits à des nombres, à des éléments qui, par eux-mêmes, sont indifférents et n'ont d'intérêt que du point de vue de leur production objectivement comparable. C'est de cette manière que l'habitant des grandes villes calcule avec ses fournisseurs et ses acheteurs, avec ses domestiques et souvent avec les personnes qui appartiennent à son réseau social d'obligation, au contraire de la manière qui caractérise le cercle plus restreint où l'inévitable connaissance des individus donne, de façon non moins inévitable, une coloration affective au comportement, un au-delà du seul équilibre objectif entre prestation et prestation en retour.

Du point de vue de la psychologie économique, l'essentiel est ici que, dans

des rapports plus primitifs, on produise pour le client, celui qui commande la marchandise, de sorte que producteur et acheteur se connaissent mutuellement. Quant à la grande ville moderne, elle se nourrit presque complètement de la production destinée au marché, c'est-à-dire destinée à des acheteurs tout à fait inconnus qui n'entrent jamais dans l'horizon du producteur particulier. L'intérêt des deux parties y gagne une impartialité qui ne se laisse pas fléchir; leur égoïsme économique, fondé sur le calcul rationnel, n'a pas à craindre de déviation due aux impondérables des relations personnelles. Et cela est évident avec l'économie monétaire qui domine dans les grandes villes et qui a évincé les derniers restes de production domestique et d'échange de biens sans intermédiaire, qui réduit chaque jour davantage le travail avec la clientèle à un simple rapport d'échange, de telle sorte que personne ne peut dire si c'est d'abord cette disposition psychique intellectualiste qui a poussé à l'économie monétaire, ou bien si celle-ci a été pour celle-là le facteur déterminant. Une seule chose est sûre, le mode de vie métropolitain constitue pour ce rapport-là le sol le plus nourrissant; je n'en veux encore pour preuve que le mot du plus éminent historien anglais des mentalités: «Au cours de toute l'histoire anglaise, Londres n'a jamais agi comme le cœur de l'Angleterre, mais souvent comme son intellect et toujours comme sa bourse!»

C'est d'une manière apparemment banale à la surface de la vie qu'apparaissent, à travers des traits caractérisés, ces mêmes courants psychiques. L'esprit moderne est devenu de plus en plus calculateur. L'exactitude calculatrice de la vie pratique, que lui a apportée l'économie monétaire, est conforme à l'idéal de la science: changer le monde en un problème d'arithmétique, en fixer chaque partie dans des formules mathématiques. L'économie monétaire n'a eu pour seul effet que de remplir la journée

d'un plus grand nombre d'hommes, de pesées, de calculs, de déterminations numériques, de réduction de valeurs qualitatives en valeurs quantitatives. Précision dans le rapport des éléments de la vie, sûreté dans la détermination des égalités et inégalités, clarté absolue dans les accords et conventions sont venues de la nature arithmétique de l'argent, de même que cette précision s'est manifestée extérieurement par la propagation de la montre de poche. Cependant, les conditions de la grande ville sont autant cause que conséquence de ce trait caractéristique. Avant tout, les rapports et les affaires du citadin type ont coutume d'être très variés et très compliqués: l'agrégation d'un si grand nombre d'hommes aux intérêts si différenciés fait que leurs relations et collaborations se prennent les unes dans les autres en un organisme si complexe que, sans la ponctualité la plus exacte dans les engagements et les effets, le tout s'effondrerait dans un chaos inextricable. À supposer que soudainement toutes les horloges de Berlin aillent mal dans différentes directions, ne serait-ce que l'espace d'une heure environ, toute la vie d'échange économique et autres y serait troublée pour longtemps. Ajoutez à cela, ce qui semble encore plus apparent, l'étendue des distances qui font de toute attente et de toute vaine démarche une perte de temps tout à fait insupportable. Ainsi la technique de la vie métropolitaine n'est, somme toute, pas pensable sans que toutes les activités et relations d'échange soient très ponctuellement ordonnées selon un rigoureux schéma temporel supra-subjectif.

Mais en cet endroit intervient aussi ce qui pourrait bien être la leçon générale de ces réflexions: à savoir que, de chaque point à la surface de l'existence, aussi superficiel soit-il, on peut envoyer une sonde jusqu'aux profondeurs de l'âme, de telle sorte que des lignes directrices relient toutes les formalités les plus banales aux ultimes décisions

sur le sens de la vie et sur son style. La ponctualité, l'appréciabilité, l'exactitude que lui imposent les complications et les dimensions de la vie à la grande ville ne sont pas seulement en rapport très étroit avec le caractère monétaire de son économie et avec son intellectualisme, il leur faut encore colorer les contenus de la vie et favoriser l'exclusion de traits irrationnels, instinctifs, souverains et celle d'impulsions qui poussent à définir par soi-même son mode de vie plutôt qu'à recevoir ses déterminations d'une forme universelle dont le schéma est précisé de l'extérieur. Même si des existences souveraines et impulsives ne sont pas du tout impossibles en ville, elles sont cependant opposées au type urbain, ce qui explique la haine de personnalités telles que Ruskin et Nietzsche contre la grande ville — personnalités qui trouvent la valeur de la vie uniquement dans une existence non schématique, qui ne peut être définie avec précision pour tout le monde, et qui, pour les mêmes raisons, éprouvent une haine contre l'économie monétaire et contre l'intellectualisme de l'existence.

Ces mêmes facteurs, qui ont abouti, dans l'exactitude et la précision à la minute près, à une configuration de la plus haute impersonnalité, ont, d'un autre côté, produit une configuration hautement personnelle. Il n'y a peut-être pas de manifestation psychique aussi inconditionnellement réservée à la grande ville que l'attitude blasée. Celle-ci résulte avant tout de ces stimulations nerveuses, caractérisées à la fois par le changement rapide et par la concentration étroite de leurs contrastes

d'où nous paraît sortir l'accroissement d'intellectualité propre à la grande ville; c'est donc pour cette raison que des hommes sots, et de prime abord sans grande vie intellectuelle, n'ont précisément pas l'habitude d'être blasés.

De même qu'une vie de jouissance sans mesure rend blasé, parce qu'elle excite les nerfs si longtemps à leur seuil de réaction maximum qu'ils sont finalement sans réaction, de même, par la rapidité et le caractère contrasté de leur changement, des stimulations plus inoffensives les contraignent également à des réactions aussi fortes; elles tirent de côté et d'autre si brutalement que les nerfs rendent leur dernière réserve de force et, demeurant dans un même milieu, n'ont pas le temps d'en rassembler de nouvelles. L'incapacité de réagir à de nouvelles excitations — on vient d'en voir l'origine — avec l'énergie qui leur serait adéquate est précisément cette attitude blasée qu'à la vérité montre déjà chaque enfant de la grande ville en comparaison d'enfants issus de milieux plus calmes et moins variés.

À cette source psychologique de l'attitude blasée qui caractérise la grande ville s'unit l'autre source, qui découle de l'économie monétaire. L'essence de l'attitude blasée est l'indifférence aux différences des choses, non pas en ce sens qu'elles ne seraient pas perçues, comme dans le cas de personnes stupides, mais en ce sens que la signification et la valeur des différences entre les choses, par suite la signification et la valeur des choses elles-mêmes, sont ressenties comme vaines. Elles apparaissent au blasé dans une teinte uniformément terne et grise,

de telle sorte qu'il n'a aucune raison de préférer un objet à un autre. Cette disposition d'esprit est le fidèle reflet subjectif de l'économie monétaire tout à fait intériorisée; en étant l'équivalent de choses diverses, l'argent exprime toute différence qualitative entre elles par des différences quantitatives; s'érigeant en dénominateur commun de toutes valeurs, l'argent, avec son absence de couleur et son indifférence, devient le niveleur le plus effrayant; irrémédiablement, il vide de sa substance le noyau des choses, leur particularité, leur valeur spécifique, leur incomparabilité. Elles nagent toutes avec le même poids spécifique dans le fleuve de l'argent, qui est continuellement en mouvement; toutes reposent au même niveau et ne se différencient que par l'aire qu'elles couvrent. Dans le cas individuel, cette coloration ou plutôt cette décoloration des choses, qui résulte de leur équivalence monétaire, peut se réduire au point d'être imperceptible; mais, dans le rapport du riche aux objets qui peuvent être acquis pour de l'argent, peut-être bien déjà dans le caractère collectif que le sens commun d'aujourd'hui accorde partout à ces objets, leur évaluation pécuniaire est devenue tout à fait remarquable.

C'est pourquoi les grandes villes, dans lesquelles, en tant que sièges principaux de l'échange monétaire, la vénalité des choses s'impose avec une tout autre ampleur que dans les petites localités, sont aussi les lieux de l'attitude blasée. C'est en elles que cet effet de la concentration des hommes et des choses, qui pousse l'individu à réaliser ses plus hautes performances, atteint en quelque sorte son point culminant; ne serait-ce que par l'accroissement quantitatif des mêmes conditions, cet effet se change en son contraire, en cette manifestation caractéristique d'adaptation qu'est l'attitude blasée, où les nerfs découvrent leur dernière possibilité de composer avec les contenus et la forme de la vie en

grande ville, au point qu'ils se refusent à y réagir — la conservation de soi de certaines personnalités est au prix de la dépréciation du monde objectif en son entier, ce qui ensuite finit par faire sombrer la personnalité elle-même dans un sentiment de dévaluation identique.

Alors que le sujet doit s'arranger de cette forme d'existence, sa propre conservation lui réclame un comportement social non moins négatif. D'un point de vue formel, on devra décrire comme réserve la posture mentale de l'habitant des grandes villes. Si, aux contacts extérieurs incessants avec une multitude d'hommes, devaient répondre autant de réactions internes, comme dans la petite ville où l'on connaît presque chaque personne rencontrée et où l'on a avec chacune un rapport positif, on serait complètement atomisé intérieurement et l'on tomberait dans une disposition mentale unimaginable. À cette réserve nous contraignent, pour partie, ce fait psychologique, pour partie, le droit à la méfiance que nous éprouvons à l'égard de ces éléments de la vie métropolitaine qui nous effleurent furtivement; par suite, nous ne connaissons souvent même pas de vue celui qui, à longueur d'année, est notre voisin, et c'est ce qui fait que nous paraissions si souvent froids et sans cœur aux yeux de l'habitant de petites villes.

Oui, si je ne me trompe pas, intérieurement cette réserve n'est pas seulement de l'indifférence, mais, plus souvent que nous n'en avons conscience, une légère aversion, une mutuelle étrangeté et une répulsion partagée qui, dans l'instant d'un contact rapproché, quelle que soit la manière dont il a été provoqué, tournerait aussitôt en haine et en conflit. Toute l'organisation interne d'une vie d'échange amplifiée de la sorte est fondée sur une construction à niveaux, on ne peut plus divers, de sympathie, d'indifférence et d'aversion, de l'espèce la plus brève comme de la plus durable. La sphère d'indifférence n'est pourtant

pas si grande qu'il y paraît superficiellement; presque à chaque stimulation qui nous vient d'autrui, nous avons tout de même une réaction psychique: quels qu'en soient les déterminants, seuls l'inconscience, la rapidité et le changement donnent l'apparence de maintenir notre psyché dans l'indifférence. En réalité, cette indifférence nous serait tout aussi peu naturelle que ne serait supportable la diffusion de suggestions mutuelles sans discrimination, et de ces deux dangers typiques de la grande ville, l'antipathie nous protège, ainsi que la phase de latence qui précède le conflit ouvert; elle produit des distances et des écarts sans lesquels, somme toute, nous ne pourrions pas mener ce genre de vie; ses dimensions et ses composés, le rythme de son apparition et de sa disparition, les formes dans lesquelles satisfaction lui est donnée — cela forme avec les forces d'unification, au sens étroit, un tout inséparable de la configuration de la vie en grande ville: ce qui y paraît immédiatement dissociation n'est en réalité qu'une de ses formes élémentaires de socialisation.

Cette réserve et son harmonique, l'aversion voilée, réapparaissent pourtant maintenant sous une forme caractéristique beaucoup plus commune de la mentalité métropolitaine. Elle octroie notamment aux individus une manière et une dimension de liberté personnelle qui sont sans équivalent dans d'autres rapports: elle retourne ainsi à une des grandes tendances du développement de la vie sociale, à l'une de celles, peu nombreuses, pour lesquelles une formule à peu près générale est facile à trouver.

Le stade le plus précoce des formations sociales, qu'on trouve aussi bien dans l'histoire que dans le présent, est celui-ci: un groupe relativement petit avec une solide clôture contre les voisins et les étrangers — ou contre les petits groupes, de quelque manière, antagonistes —, mais, en revanche, avec une cohésion d'autant plus forte; un cercle qui n'accorde aux individus qu'une faible marge pour l'éclosion de qualités particulières, la liberté et l'autonomie de leurs mouvements. Ainsi naissent les groupes politiques et familiaux, les partis, les communautés religieuses; la conservation de soi des très jeunes associations exige que les frontières soient fixées rigoureusement, elle exige aussi une unité centripète et, par conséquent, elle ne peut concéder à l'individu ni liberté ni particularité à l'intérieur, ni développement à l'extérieur.

À ce stade, l'évolution sociale sort simultanément de deux côtés différents, mais correspondants. Dans la mesure où le groupe croît — numériquement, spatialement, en signification et en contenus de vie —, dans la mesure où, de ce fait, son unité interne immédiate se distend, le tranchant de la démarcation originelle par rapport aux autres est émoussé par les relations d'échange et les connexions; en même temps, l'individu gagne en liberté de mouvement — loin de la première délimitation jalouse —, il gagne aussi une individualité et une particularité que la division du travail dans le groupe élargi rend possibles et nécessaires.

L'État et le christianisme, les corporations et les partis, et bien d'autres

groupes se sont développés selon cette formule, quoique, naturellement, les conditions particulières et les forces des individus aient modifié ce schéma général.

Mais ce schéma paraît aussi clairement reconnaissable dans le développement de l'individu au sein de la vie urbaine. La vie de la petite ville, dans l'antiquité comme au moyen âge, imposait à l'individu des limites à sa mobilité et à ses relations avec l'extérieur, à son autonomie et à sa différenciation par rapport à l'intérieur, limites à l'intérieur desquelles l'homme moderne ne pourrait pas respirer; aujourd'hui encore, l'habitant d'une grande ville transplanté dans une petite ville ressent une oppression semblable ou, du moins, de même espèce. Plus le cercle que forme notre milieu est petit, plus les rapports sans frontière avec les autres sont limités, plus angoissante encore est la façon dont le cercle veille sur les productions de l'individu, la conduite de sa vie, ses opinions; à plus forte raison, tout écart, quantitatif et qualitatif, aurait pour effet d'enfoncer le cadre du petit cercle tout entier.

En ce sens, la cité antique paraît avoir eu tout à fait le caractère d'une petite ville. La menace continue que, de près et de loin, des ennemis faisaient peser sur son existence produisait cette étroite cohésion politique et militaire, ce contrôle des citoyens par les citoyens, cette jalousie de la collectivité à l'encontre de l'individu qui était ainsi réprimé dans sa vie privée pour une foule de choses, dont il pouvait au plus haut point se rattraper à la maison par le despotisme. L'animation et l'excitation extraordinaires, la coloration particulière de la vie athénienne tirent peut-être leur explication de ce qu'un peuple de personnalités ayant à cœur l'incomparable et l'individuel combattait contre la pression constante interne et externe d'une petite ville désindividualisante. Cela produisait une atmosphère de tension où les plus faibles étaient réprimés et les plus forts

incités aux défis passionnés avec eux-mêmes. C'est précisément pourquoi fleurit à Athènes ce que, sans pouvoir en donner une traduction correcte, nous pouvons désigner comme «l'homme universel» dans le développement psychique de notre espèce.

Voici donc la corrélation dont on affirme ici la validité objective et historique: les contenus et les formes de la vie, à la fois les plus larges et les plus généraux, sont intimement liés aux plus individuels; tous deux passent par une première étape: ils ont pour ennemis communs les configurations étroites et groupements restreints qui, pour leur propre conservation, se défendent de l'ample et de l'universel, comme de ce qui, en leur sein, se veut individuel et libre de mouvement. De même qu'aux temps féodaux était homme «libre» celui qui se tenait sous le droit commun [*Landrecht*], c'est-à-dire sous le droit du plus grand cercle social, mais serf celui qui ne tirait son droit que du cercle étroit d'une unité féodale à l'exclusion de celui-là — de même aujourd'hui, en un sens spiritualisé et policé, l'habitant de la grande ville est «libre» par contraste avec les mesquineries et les préjugés qui enserrant l'habitant de la petite ville. En effet, la réserve et l'indifférence mutuelles qui conditionnent la vie psychique des grands cercles ne sont jamais plus fortement ressenties, quant à leur conséquence pour l'indépendance de l'individu, que dans la foule très dense d'une grande ville, parce que la proximité corporelle et l'exiguïté rendent à plus forte raison évidente la distance mentale; s'il arrive qu'on ne se sente nulle part aussi seul et abandonné que dans la foule de la grande ville, il ne faut y voir que le revers de cette liberté: en effet, ici comme ailleurs, il n'est nullement nécessaire que la liberté de l'homme se traduise dans sa vie affective par du bien-être.

Ce n'est pas seulement la grandeur affective du territoire et du nombre d'hommes qui fait de la grande ville le

siège de la liberté personnelle, interne et externe, bien que, selon l'histoire mondiale, celle-ci soit en corrélation avec l'accroissement du milieu [*Kreis*]; mais c'est en allant au-delà de cette expansion visible que les grandes villes ont été aussi le siège du cosmopolitisme. D'une façon similaire à la forme de développement de la fortune — au-delà d'un certain seuil, la propriété se met à prendre de la valeur dans des progressions toujours plus rapides et comme d'elle-même —, l'horizon et les rapports économiques, personnels intellectuels de la ville, sa zone d'influence s'accroissent comme en progression géométrique dès qu'une certaine frontière a été franchie, ne serait-ce qu'une fois; dès lors qu'elle est engagée, cette extension dynamique de la ville se poursuivra par degrés, non pas par extension égale à la précédente, mais par une plus grande extension; le long de chaque fil qui se développe à partir de la ville, cette extension toujours renouvelée croîtra ensuite comme d'elle-même, précisément de la même façon qu'en ville la plus-value [*unearned increment*¹] de la rente foncière apporte au propriétaire des bénéfices qui, grâce à la seule reprise des opérations, augmentent entièrement par eux-mêmes.

À ce point, l'aspect quantitatif de la vie se transpose très directement en caractéristiques qualitatives. La sphère de vie de la petite ville est, pour l'essentiel, retenue en elle-même et par elle-même. Pour la grande ville, il est décisif que sa vie interne s'étende par vagues sur un vaste territoire national ou international. Weimar n'est pas une contrepreuve, puisque ce statut de métropole était, en

ce qui la concerne, lié à des personnalités uniques et qu'il disparut avec elles, alors que la grande ville précisément est caractérisée par son indépendance fondamentale, même à l'égard des personnalités les plus éminentes — c'est là la contrepartie et le prix de l'indépendance que l'individu savoure en elle.

Le caractère le plus significatif de la grande ville tient à cette extension fonctionnelle qui dépasse ses frontières physiques: cette activité produit un effet de retour et donne à la vie de la grande ville du poids, de l'importance, de la responsabilité. De même qu'un homme ne se limite pas aux frontières de son corps ou du territoire qu'il remplit immédiatement de son activité, mais seulement à la somme des actions qui s'étendent à partir de lui dans le temps et dans l'espace, de même également une ville ne subsiste que de la somme des actions qui étendent son empire au-delà de ses confins immédiats. C'est là seulement la dimension véritable où son être s'exprime.

Cela attire déjà l'attention sur le fait que la liberté individuelle — ce corollaire logique et historique d'une telle extension —, n'est pas à comprendre seulement en un sens négatif comme simple liberté de mouvement et abolition des préjugés et des philistinades; l'essentiel, pour elle, est quand même que la particularité et l'incomparabilité, qu'en définitive tout être humain possède n'importe où, se traduisent dans l'élaboration d'un mode de vie. Que nous suivions la loi de notre propre nature — cela est tout de même liberté — devient tout à fait évident et convaincant pour nous,

1 En anglais dans le texte.

et seulement ensuite pour les autres, si les manifestations de cette nature se différencient aussi de celles des autres; notre unicité seule démontre aux autres que notre mode d'existence ne nous est pas imposé par les autres.

Les villes sont, en tout premier lieu, les sièges de la plus haute division économique du travail; de ce fait, elles produisent des phénomènes aussi extrêmes qu'à Paris la profession lucrative du quatorzième: reconnaissables par des enseignes apposées à leurs habitations, des personnes en costume de soirée se tiennent prêtes à être amenées dans une société où l'on se trouve treize à table. C'est exactement dans la mesure de son extension que la ville offre toujours davantage les conditions décisives de la division du travail: un cercle qui par sa grandeur est réceptif à une multitude hautement diversifiée de productions, tandis que, simultanément, la concentration des individus et leur lutte pour l'acheteur contraignent l'individu à la spécialisation dans une production dont il ne peut pas être si facilement délogé par un autre.

Il est décisif que la vie en ville ait changé le combat avec la nature pour la subsistance en un combat avec l'homme, et que le bénéfice pour lequel on combat ne soit pas ici accordé par la nature, mais par les hommes. Car cette spécialisation ne découle pas seulement de cette compétition, mais d'une source plus profonde: le vendeur doit chercher à provoquer des besoins toujours nouveaux et individualisés chez celui qu'il cherche à séduire. La nécessité de spécialiser la production, pour trouver une source de revenus qui ne soit pas encore épuisée ou une fonction qui ne soit pas facilement remplaçable, pousse à la différenciation, au raffinement, à l'enrichissement des besoins du public, qui doivent manifestement conduire à des différences personnelles de plus en plus grandes dans ce public.

De cette différenciation, on passe à l'individualisation des qualités psychiques — individualisation de l'intellect, qui est à entendre au sens étroit et qu'impulse la ville en proportion de sa taille. Une série de causes sont évidentes: en premier lieu, la difficulté de mettre en valeur sa personnalité dans les dimensions de la vie métropolitaine. Là, le nombre des significations et la quantité d'énergie s'accroissent jusqu'à atteindre leurs limites. On a recours à la singularisation pour séduire d'une manière quelconque la conscience du cercle social, grâce à l'excitation de la sensibilité aux différences: ce qui, par la suite, pousse finalement aux bizarreries les plus tendancieuses, aux extravagances spécifiquement citadines de l'être à part, du caprice, de la préciosité, dont le sens ne réside plus du tout dans la matière d'un tel comportement, mais seulement dans sa forme d'être-autre, de sortir de soi et, par suite, de devenir remarquable — pour beaucoup de personnes, c'est encore finalement le seul moyen de sauvegarder, par le détour de la conscience des autres, une certaine estime de soi et le sentiment de tenir une certaine place. C'est en ce sens qu'opère un facteur insignifiant, mais dont les effets s'additionnent pourtant de façon remarquable: la brièveté et la rareté des rencontres qui sont accordées à chaque individu — en comparaison de la circulation de la petite ville. En effet, de cette façon, la volonté de paraître «au fait», par une attitude aussi caractérisée que possible, est beaucoup plus accusée que là où des relations fréquentes et prolongées assurent auprès d'autrui une image sans équivoque de la personnalité.

Cependant, la raison la plus profonde pour laquelle précisément la grande ville suggère le penchant à l'existence personnelle la plus individuelle — peu importe que ce soit toujours à bon droit et toujours avec succès — me paraît être celle-ci: le développement de la culture moderne se caractérise par la prépon-

dérance de ce qu'on peut appeler l'esprit objectif sur l'esprit subjectif: dans la langue comme dans le droit, dans la technique de production comme dans l'art, dans la science comme dans les objets de l'environnement domestique, un certain esprit est incorporé, mais l'évolution intellectuelle des sujets ne suit ce développement que très incomplètement et à distance toujours plus grande jour après jour. Si nous embrassons du regard l'immense culture qui, depuis cent ans, s'est incorporée dans les choses et les connaissances, dans les institutions et le confort, et si nous y comparons le progrès culturel des individus dans le même temps — du moins dans les plus hautes positions sociales —, nous voyons une effrayante différence de croissance entre les deux, même, en plus d'un point, plutôt un retard culturel des individus pour ce qui est de la spiritualité, de la délicatesse, de l'idéalisme. Cette disparité est essentiellement le résultat de la division croissante du travail; en effet, cette division du travail réclame de l'individu une production toujours plus spécialisée dont la très forte intensification produit, comme c'est trop souvent le cas, l'étiollement de la personnalité. De toute façon, par l'envahissement de la culture objective, l'individu peut de moins en moins faire face. Peut-être moins dans sa conscience que dans la pratique et dans l'obscurité des sentiments collectifs qui y naissent, l'individu est réduit à une «quantité négligeable»², à un grain de poussière en face d'une énorme organisation de choses et de pouvoirs qui lui ôte des mains, comme en jouant, tous

les progrès, les biens de nature intellectuelle, les valeurs de toutes sortes et les transfère de la forme de vie subjective à celle d'une vie purement objective.

Il suffit d'indiquer que les grandes villes sont les scènes réelles de cette culture qui fait croître toute vie personnelle. Ici, dans les immeubles et les établissements d'enseignement, dans les merveilles et la technique envahissante du confort, dans les concrétions de la vie communautaire et dans les institutions visibles de l'État, s'offre une manne d'esprit cristallisé et impersonnel si écrasante que la personnalité ne peut pour ainsi dire y résister. D'une part, la vie lui est rendue infiniment facile, du fait que de tous côtés s'offrent à elle des excitations, des intérêts, des façons de remplir le temps et la conscience, qui la portent comme dans un fleuve où les mouvements propres sont à peine nécessaires pour nager. Mais, d'autre part, la vie est de plus en plus composée de ces contenus impersonnels et de ces représentations qui veulent évincer les colorations proprement personnelles et incomparables; si bien que, maintenant, pour sauver ce qui est le plus personnel, il faut mettre en œuvre une particularité et une singularité extrêmes; il faut forcer la note pour, somme toute, devenir ne serait-ce qu'encore audible, même pour soi-même. L'atrophie de la culture individuelle par l'hypertrophie de la culture objective est une des raisons de la haine féroce que les prédicateurs de l'individualisme à outrance, Nietzsche en tête, entretiennent contre les grandes villes, mais c'est aussi la raison pour laquelle ceux-ci sont si passionnément

2 En français dans le texte.

aimés précisément dans les grandes villes et sont, aux yeux du citoyen justement, les annonceurs et les libérateurs de son désir le plus inassouvi.

Si l'on s'interroge sur la position historique de ces deux formes de l'individualisme qui se nourrissent des rapports quantitatifs de la grande ville: l'indépendance individuelle et la formation de l'originalité personnelle, alors la grande ville gagne une valeur tout à fait nouvelle dans l'histoire mondiale des mentalités. Le XVIII^e siècle trouvait l'individu retenu par des liens d'ordre politique et agraire, corporatif et religieux, qui lui faisaient violence et qui avaient perdu tout sens. Ces oppressions imposaient à l'homme, pour ainsi dire, une forme «non naturelle» et des inégalités depuis longtemps injustifiées. C'est dans cette situation qu'est né l'appel à la liberté et à l'égalité — la foi dans la pleine liberté de mouvement de l'individu dans les rapports sociaux et intellectuels, apparue en même temps dans le peuple et chez les nobles, comme si la nature l'avait déposée en chacun et que la société et l'histoire l'avaient déformée. En plus de cet idéal du libéralisme, grâce à Goethe et aux romantiques d'une part, à la division du travail économique d'autre part, un autre idéal se forme au XIX^e siècle: libérés des liens historiques, les individus veulent aussi à présent se différencier les uns des autres. En chaque individu, ce n'est plus «l'universalité de l'homme», mais précisément l'unicité qualitative et le caractère irremplaçable qui constituent à présent les supports de sa valeur. C'est dans le conflit et les entrelacs changeants de ces deux modes de détermination du rôle du sujet dans la collectivité que se développe l'histoire externe et interne de notre temps.

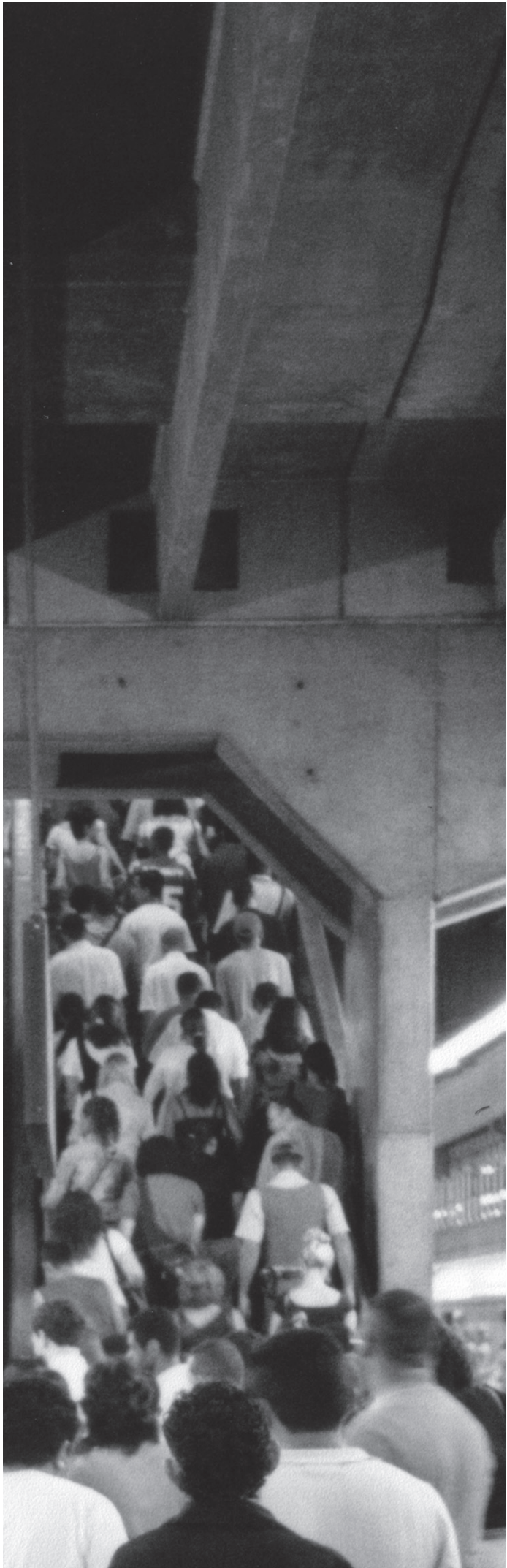
La fonction des grandes villes consiste à fournir le lieu du combat et des tentatives de réunification entre les deux modes, alors que leurs conditions propres se sont révélées à nous comme autant d'occasions et de stimulants du

développement de chacun des deux.

Il s'ensuit que, dans le développement de la vie psychique, les grandes villes ont une place tout à fait unique et riche de significations inestimables; elles apparaissent comme une de ces grandes figures historiques où les courants opposés qui embrassent la vie se réunissent et se déploient au même titre. Mais, en cela, même si leurs seules manifestations peuvent nous inspirer de la sympathie ou de l'antipathie, elles sortent tout à fait de la sphère où l'attitude de juge est requise. Dans la mesure où de telles puissances se sont incarnées dans les racines et la conscience de la vie historique tout entière, à laquelle nous appartenons dans l'existence éphémère d'une cellule, notre devoir n'est ni d'accuser ni de pardonner, mais seulement de comprendre.

p.s. Par nature, le contenu de cette conférence ne se réfère pas à une littérature qui puisse être citée. Le fondement et le développement de ses idées principales sur l'histoire de la culture ont été donnés dans ma *Philosophie des Geldes*. (pour une édition récente, consulter Georg Simmel, *La philosophie de l'argent*, Puf, 1999).





The deepest problems of modern life derive from the claim of the individual to preserve the autonomy and individuality of his existence in the face of overwhelming social forces, of historical heritage, of external culture, and of the technique of life. The fight with nature which primitive man has to wage for his bodily existence attains in this modern form its latest transformation. The eighteenth century called upon man to free himself of all the historical bonds in the state and in religion, in morals and in economics. Man's nature, originally good and common to all, should develop unhampered. In addition to more liberty, the nineteenth century demanded the functional specialization of man and his work; this specialization makes one individual incomparable to another, and each of them indispensable to the highest possible extent. However, this specialization makes each man the more directly dependent upon the supplementary activities of all others. Nietzsche sees the full development of the individual conditioned by the most ruthless struggle of individuals; socialism believes in the suppression of all competition for the same reason. Be that as it may, in all these positions the same basic motive is at work: the person resists to being leveled down and worn out by a social-technological mechanism. An inquiry into the inner meaning of specifically modern life and its products, into the soul of the cultural body,

so to speak, must seek to solve the equation which structures like the metropolis set up between the individual and the super-individual contents of life. Such an inquiry must answer the question of how the personality accommodates itself in the adjustments to external forces. This will be my task today.

The psychological basis of the metropolitan type of individuality consists in the intensification of nervous stimulation which results from the swift and uninterrupted change of outer and inner stimuli. Man is a differentiating creature. His mind is stimulated by the difference between a momentary impression and the one which preceded it. Lasting impressions, impressions which differ only slightly from one another, impressions which take a regular and habitual course and show regular and habitual contrasts — all these use up, so to speak, less consciousness than does the rapid crowding of changing images, the sharp discontinuity in the grasp of a single glance, and the unexpectedness of onrushing impressions. These are the psychological conditions which the metropolis creates. With each crossing of the street, with the tempo and multiplicity of economic, occupational and social life, the city sets up a deep contrast with small town and rural life with reference to the sensory foundations of psychic life. The metropolis exacts from man as a discriminating creature a different amount of consciousness than does rural life. Here the rhythm of life and sensory mental imagery flows more slowly, more habitually, and more evenly. Precisely in this connection the sophisticated character of metropolitan psychic life becomes understandable — as over against small town life which rests more upon deeply felt and emotional relationships. These latter are rooted in the more unconscious layers of the psyche and grow most readily in the steady rhythm of uninterrupted habituations. The intellect, however, has its locus in the transparent, conscious, higher layers of the psyche; it is the most adaptable of our inner forces.

In order to accommodate to change and to the contrast of phenomena, the intellect does not require any shocks and inner upheavals; it is only through such upheavals that the more conservative mind could accommodate to the metropolitan rhythm of events. Thus the metropolitan type of man — which, of course, exists in a thousand individual variants — develops an organ protecting him against the threatening currents and discrepancies of his external environment which would uproot him. He reacts with his head instead of his heart. In this an increased awareness assumes the psychic prerogative. Metropolitan life, thus, underlies a heightened awareness and a predominance of intelligence in metropolitan man. The reaction to metropolitan phenomena is shifted to that organ which is least sensitive and quite remote from the depth of the personality. Intellectuality is thus seen to preserve subjective life against the overwhelming power of metropolitan life, and intellectuality branches out in many directions and is integrated with numerous discrete phenomena.

The metropolis has always been the seat of the money economy. Here the multiplicity and concentration of economic exchange gives an importance to the means of exchange which the scantiness of rural commerce would not have allowed. Money economy and the dominance of the intellect are intrinsically connected. They share a matter-of-fact attitude in dealing with men and with things; and, in this attitude, a formal justice is often coupled with an inconsiderate hardness. The intellectually sophisticated person is indifferent to all genuine individuality, because relationships and reactions result from it which cannot

be exhausted with logical operations. In the same manner, the individuality of phenomena is not commensurate with the pecuniary principle. Money is concerned only with what is common to all: it asks for the exchange value, it reduces all quality and individuality to the question: how much? All intimate emotional relations between persons are founded in their individuality, whereas in rational relations man is reckoned with like a number, like an element which is in itself indifferent. Only the objective measurable achievement is of interest. Thus metropolitan man reckons with his merchants and customers, his domestic servants and often even with persons with whom he is obliged to have social intercourse. These features of intellectuality contrast with the nature of the small circle in which the inevitable knowledge of individuality as inevitably produces a warmer tone of behavior, a behavior which is beyond a mere objective balancing of service and return. In the sphere of the economic psychology of the small group it is of importance that under primitive conditions production serves the customer who orders the good, so that the producer and the consumer are acquainted. The modern metropolis, however, is supplied almost entirely by production for the market, that is, for entirely unknown purchasers who never personally enter the producer's actual field of vision. Through this anonymity the interests of each party acquire an unmerciful matter-of-factness; and the intellectually calculating economic egoisms of both parties need not fear any deflection because of the imponderables of personal relationships. The money economy dominates the metropolis; it has

displaced the last survivals of domestic production and the direct barter of goods; it minimizes, from day to day, the amount of work ordered by customers. The matter-of-fact attitude is obviously so intimately interrelated with the money economy, which is dominant in the metropolis, that nobody can say whether the intellectualistic mentality first promoted the money economy or whether the latter determined the former. The metropolitan way of life is certainly the most fertile soil for this reciprocity, a point which I shall document merely by citing the dictum of the most eminent English constitutional historian: throughout the whole course of English history, London has never acted as England's heart but often as England's intellect and always as her moneybag!

In certain seemingly insignificant traits, which lie upon the surface of life, the same psychic currents characteristically unite. Modern mind has become more and more calculating. The calculative exactness of practical life which the money economy has brought about corresponds to the ideal of natural science: to transform the world into an arithmetic problem, to fix every part of the world by mathematical formulas. Only money economy has filled the days of so many people with weighing, calculating, with numerical determinations, with a reduction of qualitative values to quantitative ones. Through the calculative nature of money a new precision, a certainty in the definition of identities and differences, an unambiguousness in agreements and arrangements has been brought about in the relations of life-elements — just as externally this precision has been effected by the universal diffusion of pocket watches. However, the conditions of metropolitan life are at once cause and effect of this trait. The relationships and affairs of the typical metropolitan usually are so varied and complex that without the strictest punctuality in promises and services the whole structure would break down into an inextricable chaos. Above all, this necessity is brought about by the aggregation of

so many people with such differentiated interests, who must integrate their relations and activities into a highly complex organism. If all clocks and watches in Berlin would suddenly go wrong in different ways, even if only by one hour, all economic life and communication of the city would be disrupted for a long time. In addition an apparently mere external factor: long distances, would make all waiting and broken appointments result in an ill-afforded waste of time. Thus, the technique of metropolitan life is unimaginable without the most punctual integration of all activities and mutual relations into a stable and impersonal time schedule. Here again the general conclusions of this entire task of reflection become obvious namely, that from each point on the surface of existence — however closely attached to the surface alone — one may drop a sounding into the depth of the psyche so that all the most banal externalities of life finally are connected with the ultimate decisions concerning the meaning and style of life. Punctuality, calculability, exactness are forced upon life by the complexity and extension of metropolitan existence and are not only most intimately connected with its money economy and intellectualist character. These traits must also color the contents of life and favor the exclusion of those irrational, instinctive, sovereign traits and impulses which aim at determining the mode of life from within, instead of receiving the general and precisely schematized form of life from without. Even though sovereign types of personality, characterized by irrational impulses, are by no means impossible in the city, they are nevertheless, opposed to typical city life. The passionate hatred of men like Ruskin and Nietzsche for the metropolis is understandable in these terms. Their natures discovered the value of life alone in the unschematized existence which cannot be defined with precision for all alike. From the same source of this hatred of the metropolis surged their hatred of money economy and of the intellectualism of modern existence.

The same factors which have thus coalesced into the exactness and minute precision of the form of life have coalesced into a structure of the highest impersonality; on the other hand, they have promoted a highly personal subjectivity. There is perhaps no psychic phenomenon which has been so unconditionally reserved to the metropolis as has the blasé attitude. The blasé attitude results first from the rapidly changing and closely compressed contrasting stimulations of the nerves. From this, the enhancement of metropolitan intellectuality, also, seems originally to stem. Therefore, stupid people who are not intellectually alive in the first place usually are not exactly blasé. A life in boundless pursuit of pleasure makes one blasé because it agitates the nerves to their strongest reactivity for such a long time that they finally cease to react at all. In the same way, through the rapidity and contradictoriness of their changes, more harmless impressions force such violent responses, tearing the nerves so brutally hither and thither that their last reserves of strength are spent; and if one remains in the same milieu they have no time to gather new strength. An incapacity thus emerges to react to new sensations with the appropriate energy. This constitutes that blasé attitude which, in fact, every metropolitan child shows when compared with children of quieter and less changeable milieux.

This physiological source of the metropolitan blasé attitude is joined by another source which flows from the money economy. The essence of the blasé attitude consists in the blunting of discrimination. This does not mean that the objects are not perceived, as is the case with the half-wit, but rather that the meaning and differing values of

things, and thereby the things themselves, are experienced as insubstantial. They appear to the blasé person in an evenly flat and gray tone; no one object deserves preference over any other. This mood is the faithful subjective reflection of the completely internalized money economy. By being the equivalent to all the manifold things in one and the same way, money becomes the most frightful leveler. For money expresses all qualitative differences of things in terms of <how much?>. Money, with all its colorlessness and indifference, becomes the common denominator of all values; irreparably it hollows out the core of things, their individuality, their specific value, and their incomparability. All things float with equal specific gravity in the constantly moving stream of money. All things lie on the same level and differ from one another only in the size of the area which they cover. In the individual case this coloration, or rather discoloration, of things through their money equivalence may be unnoticeably minute. However, through the relations of the rich to the objects to be had for money, perhaps even through the total character which the mentality of the contemporary public everywhere imparts to these objects, the exclusively pecuniary evaluation of objects has become quite considerable. The large cities, the main seats of the money exchange, bring the purchasability of things to the fore much more impressively than do smaller localities. That is why cities are also the genuine locale of the blasé attitude. In the blasé attitude the concentration of men and things stimulate the nervous system of the individual to its highest achievement so that it attains its peak. Through the mere quantitative intensification of the

same conditioning factors this achievement is transformed into its opposite and appears in the peculiar adjustment of the blasé attitude. In this phenomenon the nerves find in the refusal to react to their stimulation the last possibility of accommodating to the contents and forms of metropolitan life. The self-preservation of certain personalities is brought at the price of devaluating the whole objective world, a devaluation which in the end unavoidably drags one's own personality down into a feeling of the same worthlessness.

Whereas the subject of this form of existence has to come to terms with it entirely for himself, his self-preservation in the face of the large city demands from him a no less negative behavior of a social nature. This mental attitude of metropolitans toward one another we may designate, from a formal point of view, as reserve. If so many inner reactions were responses to the continuous external contacts with innumerable people as are those in the small town, where one knows almost everybody one meets and where one has a positive relation to almost everyone, one would be completely atomized internally and come to an unimaginable psychic state. Partly this psychological fact, partly the right to distrust which men have in the face of the touch-and-go elements of metropolitan life, necessitates our reserve. As a result of this reserve we frequently do not even know by sight those who have been our neighbors for years. And it is this reserve which in the eyes of the small-town people makes us appear to be cold and heartless. Indeed, if I do not deceive myself, the inner aspect of this outer reserve is not only indifference but, more often than we are aware, it is a slight aversion, a mutual strangeness and repulsion, which will break into hatred and fight at the moment of a closer contact, however caused. The whole inner organization of such an extensive communicative life rests upon an extremely varied hierarchy of sympathies, indifferences, and aversions of the briefest as well as of the most permanent nature. The sphere of

indifference in this hierarchy is not as large as might appear on the surface. Our psychic activity still responds to almost every impression of somebody else with a somewhat distinct feeling. The unconscious, fluid and changing character of this impression seems to result in a state of indifference. Actually this indifference would be just as unnatural as the diffusion of indiscriminate mutual suggestion would be unbearable. From both these typical dangers of the metropolis, indifference and indiscriminate suggestibility, antipathy protects us. A latent antipathy and the preparatory stage of practical antagonism effect the distances and aversions without which this mode of life could not at all be led. The extent and the mixture of this style of life, the rhythm of its emergence and disappearance, the forms in which it is satisfied — all these, with the unifying motives in the narrower sense, form the inseparable whole of the metropolitan style of life. What appears in the metropolitan style of life directly as dissociation is in reality only one of its elemental forms of socialization.

This reserve with its overtone of hidden aversion appears in turn as the form or the cloak of a more general mental phenomenon of the metropolis: it grants to the individual a kind and an amount of personal freedom which has no analogy whatsoever under other conditions. The metropolis goes back to one of the large developmental tendencies of social life as such, to one of the few tendencies for which an approximately universal formula can be discovered. The earliest phase of social formations found in historical as well as in contemporary social structures is this: a relatively small circle firmly closed against neighboring, strange, or in some way antagonistic circles. However, this circle is closely coherent and allows its individual members only a narrow field for the development of unique qualities and free, self-responsible movements. Political and kinship groups, parties and religious associations begin in this way. The self-preservation of very

young associations requires the establishment of strict boundaries and a centripetal unity. Therefore they cannot allow the individual freedom and unique inner and outer development. From this stage social development proceeds at once in two different, yet corresponding, directions. To the extent to which the group grows — numerically, spatially, in significance and in content of life — to the same degree the group's direct, inner unity loosens, and the rigidity of the original demarcation against others is softened through mutual relations and connections. At the same time, the individual gains freedom of movement, far beyond the first jealous delimitation. The individual also gains a specific individuality to which the division of labor in the enlarged group gives both occasion and necessity. The state and Christianity, guilds and political parties, and innumerable other groups have developed according to this formula, however much, of course, the special conditions and forces of the respective groups have modified the general scheme. This scheme seems to me distinctly recognizable also in the evolution of individuality within urban life. The small-town life in Antiquity and in the Middle Ages set barriers against movement and relations of the individual toward the outside, and it set up barriers against individual independence and differentiation within the individual self. These barriers were such that under them modern man could not have breathed. Even today a metropolitan man who is placed in a small town feels a restriction similar, at least, in kind. The smaller the circle which forms our milieu is, and the more restricted those relations to others are which dissolve the boundaries

of the individual, the more anxiously the circle guards the achievements, the conduct of life, and the outlook of the individual, and the more readily a quantitative and qualitative specialization would break up the framework of the whole little circle.

The ancient polis in this respect seems to have had the very character of a small town. The constant threat to its existence at the hands of enemies from near and afar effected strict coherence in political and military respects, a supervision of the citizen by the citizen, a jealousy of the whole against the individual whose particular life was suppressed to such a degree that he could compensate only by acting as a despot in his own household. The tremendous agitation and excitement, the unique colorfulness of Athenian life, can perhaps be understood in terms of the fact that a people of incomparably individualized personalities struggled against the constant inner and outer pressure of a deindividuating small town. This produced a tense atmosphere in which the weaker individuals were suppressed and those of stronger natures were incited to prove themselves in the most passionate manner. This is precisely why it was that there blossomed in Athens what must be called, without defining it exactly, «the general human character» in the intellectual development of our species. For we maintain factual as well as historical validity for the following connection: the most extensive and the most general contents and forms of life are most intimately connected with the most individual ones. They have a preparatory stage in common, that is, they find their enemy in narrow formations and groupings the maintenance of which places

both of them into a state of defense against expanse and generality lying without and the freely moving individuality within.

Just as in the feudal age, the <free> man was the one who stood under the law of the land, that is, under the law of the largest social orbit, and the unfree man was the one who derived his right merely from the narrow circle of a feudal association and was excluded from the larger social orbit — so today metropolitan man is <free> in a spiritualized and refined sense, in contrast to the pettiness and prejudices which hem in the small-town man. For the reciprocal reserve and indifference and the intellectual life conditions of large circles are never felt more strongly by the individual in their impact upon his independence than in the thickest crowd of the big city. This is because the bodily proximity and narrowness of space makes the mental distance only the more visible. It is obviously only the obverse of this freedom if, under certain circumstances, one nowhere feels as lonely and lost as in the metropolitan crowd. For here as elsewhere it is by no means necessary that the freedom of man be reflected in his emotional life as comfort.

It is not only the immediate size of the area and the number of persons which, because of the universal historical correlation between the enlargement of the circle and the personal inner and outer freedom, has made the metropolis the locale of freedom. It is rather in transcending this visible expanse that any given city becomes the seat of cosmopolitanism. The horizon of the city expands in a manner comparable to the way in which wealth develops; a certain amount of property increases in a quasi-automatic way in ever more rapid progression. As soon as a certain limit has been passed, the economic, personal, and intellectual relations of the citizenry, the sphere of intellectual predominance of the city over its hinterland, grow as in geometrical progression. Every gain in dynamic extension becomes a step, not for an equal, but for a new and larger extension. From every thread spinning out of the city, ever

new threads grow as if by themselves, just as within the city the unearned increment of ground rent, through the mere increase in communication, brings the owner automatically increasing profits. At this point, the quantitative aspect of life is transformed directly into qualitative traits of character. The sphere of life of the small town is, in the main, self-contained and autarchic. For it is the decisive nature of the metropolis that its inner life overflows by waves into a far-flung national or international area. Weimar is not an example to the contrary, since its significance was hinged upon individual personalities and died with them; whereas the metropolis is indeed characterized by its essential independence even from the most eminent individual personalities. This is the counterpart to the independence, and it is the price the individual pays for the independence, which he enjoys in the metropolis. The most significant characteristic of the metropolis is this functional extension beyond its physical boundaries. And this efficacy reacts in turn and gives weight, importance, and responsibility to metropolitan life. Man does not end with the limits of his body or the area comprising his immediate activity. Rather is the range of the person constituted by the sum of effects emanating from him temporally and spatially. In the same way, a city consists of its total effects which extend beyond its immediate confines. Only this range is the city's actual extent in which its existence is expressed. This fact makes it obvious that individual freedom, the logical and historical complement of such extension, is not to be understood only in the negative sense of mere freedom of mobility and elimination of prejudices and petty philistinism. The essential point is that the particularity and incomparability, which ultimately every human being possesses, be somehow expressed in the working-out of a way of life. That we follow the laws of our own nature — and this after all is freedom — becomes obvious and convincing to ourselves and to others only if the expressions of this nature

differ from the expressions of others. Only our unmistakability proves that our way of life has not been superimposed by others.

Cities are, first of all, seats of the highest economic division of labor. They produce thereby such extreme phenomena as in Paris the remunerative occupation of the quatorzième. They are persons who identify themselves by signs on their residences and who are ready at the dinner hour in correct attire, so that they can be quickly called upon if a dinner party should consist of thirteen persons. In the measure of its expansion, the city offers more and more the decisive conditions of the division of labor. It offers a circle which through its size can absorb a highly diverse variety of services. At the same time, the concentration of individuals and their struggle for customers compel the individual to specialize in a function from which he cannot be readily displaced by another. It is decisive that city life has transformed the struggle with nature for livelihood into an inter-human struggle for gain, which here is not granted by nature but by other men. For specialization does not flow only from the competition for gain but also from the underlying fact that the seller must always seek to call forth new and differentiated needs of the lured customer. In order to find a source of income which is not yet exhausted, and to find a function which cannot readily be displaced, it is necessary to specialize in one's services. This process promotes differentiation, refinement, and the enrichment of the public's needs, which obviously must lead to growing personal differences within this public.

All this forms the transition to the individualization of mental and psychic traits

which the city occasions in proportion to its size. There is a whole series of obvious causes underlying this process. First, one must meet the difficulty of asserting his own personality within the dimensions of metropolitan life. Where the quantitative increase in importance and the expense of energy reach their limits, one seizes upon qualitative differentiation in order somehow to attract the attention of the social circle by playing upon its sensitivity for differences. Finally, man is tempted to adopt the most tendentious peculiarities, that is, the specifically metropolitan extravagances of mannerism, caprice, and preciousness. Now, the meaning of these extravagances does not at all lie in the contents of such behavior, but rather in its form of <being different>, of standing out in a striking manner and thereby attracting attention. For many character types, ultimately the only means of saving for themselves some modicum of self-esteem and the sense of filling a position is indirect, through the awareness of others. In the same sense a seemingly insignificant factor is operating, the cumulative effects of which are, however, still noticeable. I refer to the brevity and scarcity of the inter-human contacts granted to the metropolitan man, as compared with social intercourse in the small town. The temptation to appear <to the point>, to appear concentrated and strikingly characteristic, lies much closer to the individual in brief metropolitan contacts than in an atmosphere in which frequent and prolonged association assures the personality of an unambiguous image of himself in the eyes of the other.

The most profound reason, however, why the metropolis conduces to the urge for the

most individual personal existence — no matter whether justified and successful — appears to me to be the following: the development of modern culture is characterized by the preponderance of what one may call the <objective spirit> over the <subjective spirit>. This is to say, in language as well as in law, in the technique of production as well as in art, in science as well as in the objects of the domestic environment, there is embodied a sum of spirit. The individual in his intellectual development follows the growth of this spirit very imperfectly and at an ever increasing distance. If, for instance, we view the immense culture which for the last hundred years has been embodied in things and in knowledge, in institutions and in comforts, and if we compare all this with the cultural progress of the individual during the same period — at least in high status groups — a frightful disproportion in growth between the two becomes evident. Indeed, at some points we notice a retrogression in the culture of the individual with reference to spirituality, delicacy, and idealism. This discrepancy results essentially from the growing division of labor. For the division of labor demands from the individual an ever more one-sided accomplishment, and the greatest advance in a one-sided pursuit only too frequently means dearth to the personality of the individual. In any case, he can cope less and less with the overgrowth of objective culture. The individual is reduced to a negligible quantity, perhaps less in his consciousness than in his practice and in the totality of his obscure emotional states that are derived from this practice. The individual has become a mere cog in an enormous organization of things and powers which tear from his hands all progress, spirituality, and value in order to transform them from their subjective form into the form of a purely objective life. It needs merely to be pointed out that the metropolis is the genuine arena of this culture which outgrows all personal life. Here in buildings and educational institutions, in the wonders and comforts of space-conquering techno-

logy, in the formations of community life, and in the visible institutions of the state, is offered such an overwhelming fullness of crystallized and impersonalized spirit that the personality, so to speak, cannot maintain itself under its impact. On the one hand, life is made infinitely easy for the personality in that stimulations, interests, uses of time and consciousness are offered to it from all sides. They carry the person as if in a stream, and one needs hardly to swim for oneself. On the other hand, however, life is composed more and more of these impersonal contents and offerings which tend to displace the genuine personal colorations and incomparabilities. This results in the individual's summoning the utmost in uniqueness and particularization, in order to preserve his most personal core. He has to exaggerate this personal element in order to remain audible even to himself. The atrophy of individual culture through the hypertrophy of objective culture is one reason for the bitter hatred which the preachers of the most extreme individualism, above all Nietzsche, harbor against the metropolis. But it is, indeed, also a reason why these preachers are so passionately loved in the metropolis and why they appear to the metropolitan man as the prophets and saviors of his most unsatisfied yearnings.

If one asks for the historical position of the two forms of individualism which are nourished by the quantitative relation of the metropolis, namely, individual independence and the elaboration of individuality itself, then the metropolis assumes an entirely new rank order in the world history of the spirit. The eighteenth century found the individual in oppressive bonds which had become meaningless-bonds of a political, agrarian, guild, and religious character. They were restraints which, so to speak, forced upon man an unnatural form and outmoded, unjust inequalities. In this situation the cry for liberty and equality arose, the belief in the individual's full freedom of movement in all social and intellectual relationships. Freedom would at once permit

the noble substance common to all to come to the fore, a substance which nature had deposited in every man and which society and history had only deformed. Besides this eighteenth century ideal of liberalism, in the nineteenth century, through Goethe and Romanticism, on the one hand, and through the economic division of labor, on the other hand, another ideal arose: individuals liberated from historical bonds now wished to distinguish themselves from one another. The carrier of man's values is no longer the <general human being> in every individual, but rather man's qualitative uniqueness and irreplaceability. The external and internal history of our time takes its course within the struggle and in the changing entanglements of these two ways of defining the individual's role in the whole of society. It is the function of the metropolis to provide the arena for this struggle and its reconciliation. For the metropolis presents the peculiar conditions which are revealed to us as the opportunities and the stimuli for the development of both these ways of allocating roles to men. Therewith these conditions gain a unique place, pregnant with inestimable meanings for the development of psychic existence. The metropolis reveals itself as one of those great historical formations in which opposing streams which enclose life unfold, as well as join one another with equal right. However, in this process the currents of life, whether their individual phenomena touch us sympathetically or antipathetically, entirely transcend the sphere for which the judge's attitude is appropriate. Since such forces of life have grown into the roots and into the crown of the whole of the historical life in which we, in our fleeting existence, as a cell, belong only as a part, it is not our task either to accuse or to pardon, but only to understand.

p.s. The content of this lecture by its very nature does not derive from a citable literature. Argument and elaboration of its major cultural-historical ideas are contained in my *Philosophie des Geldes* (for a recent edition: Georg Simmel, *The Philosophy of Money*, Routledge, 2004).

—
GEORG SIMMEL
—



*
BERLIN 1858
†
STRASBOURG 1918
.

Ce livret reproduit l'article «Métropoles et mentalité» de Georg Simmel publié par Yves Grafmeyer et Isaac Joseph (traduit de l'allemand par Philippe Fritsch) dans *École de Chicago: naissance de l'écologie urbaine* aux éditions Aubier en 1994, pp. 61-75.

Le texte fut publié pour la première fois en 1903 sous le titre »Die Grosstädte und das Geistesleben« dans *Die Grossstadt. Vorträge und Aufsätze zur Städteausstellung* (Jahrbuch der Gehe-Stiftung Dresden, hrsg. von Th. Petermann, Band 9, S. 185-206). Consulter sur internet <http://209.130.85.137/sim/stao3.htm> pour découvrir le texte original.

Ce document pdf a été conçu par François Chastanet, Bordeaux. Photographie de François Chastanet, São Paulo, 2004. Le texte est composé en Scala dessiné par Martin Majoor en 1991, la couverture en Pontam Black dessiné par François Chastanet en 2003.

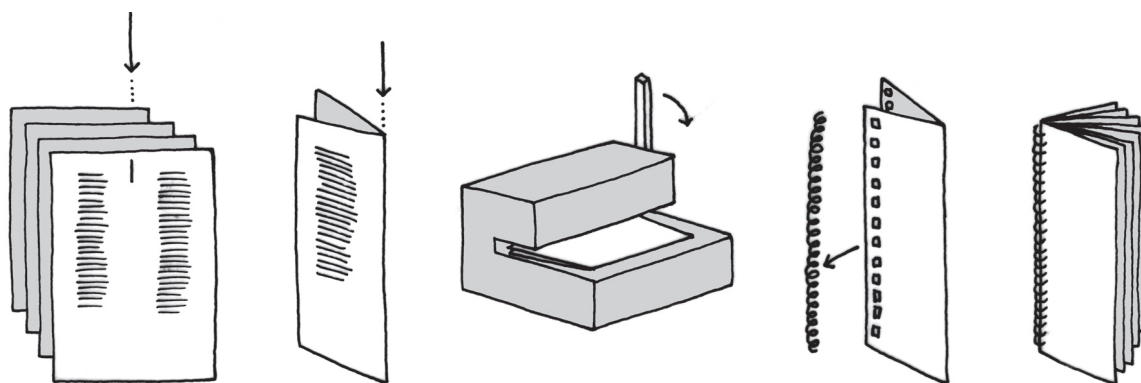
This booklet reproduces the article «The Metropolis and Mental Life» of Georg Simmel adapted by Deena Weinstein from Kurt Wolff, The Sociology of Georg Simmel, Free Press, 1950, pp.409-424, available at http://condor.depaul.edu/~dweinste/intro/simmel_M&ML.htm.

The text was first published in 1903 under the title »Die Grosstädte und das Geistesleben« in Die Grossstadt. Vorträge und Aufsätze zur Städteausstellung (Jahrbuch der Gehe-Stiftung Dresden, hrsg. von Th. Petermann, Band 9, S. 185-206). Check on the web at <http://209.130.85.137/sim/stao3.htm> to discover the original text.

This pdf file was designed by François Chastanet, Bordeaux. Photograph of François Chastanet, São Paulo, 2004. The text is output in the typeface Scala designed by Martin Majoor in 1991, the cover in Pontam Black designed by François Chastanet in 2003.

www.lpdme.org
[/projects](#)
[/georgsimmel](#)
[/metropolis.zip](#)

notice/manual



Ce fichier PDF est optimisé pour une impression laser noire sur format A4, orientation portrait des pages avec zone d'impression centrée et maximale sans aucun redimensionnement dans les préférences de l'imprimante et d'Acrobat Reader 5.0 ou supérieur.

Imprimer l'ensemble des 30 feuilles A4 standards composant le livret, puis les plier en deux comme indiqué dans le schéma, un repère central indiquant sur chaque feuille l'axe correct du pli. Perforer ensuite chacun des feuillets pliés, la perforation s'effectuant du côté opposé au pli. Relier les 30 feuillets en respectant leur ordre d'impression, on choisira de préférence une reliure métallique de diamètre approprié (\varnothing 9,5mm) ainsi qu'un papier plus résistant pour les couvertures, c'est-à-dire pour les feuilles 1 et 30.

On pourra par exemple utiliser des feuilles en papier recyclé gris pour les couvertures (feuilles 1 et 30), et des feuilles blanches pour la lecture (feuilles 2 à 29) pour améliorer la qualité du livret.

This PDF file is optimized for a black laser print on A4 format, portrait page orientation with centered and maximal printing area with no resizing in the preferences of the printer and Acrobat Reader 5.0 or superior.

Print the 30 standard A4 sheets that compose the booklet, then fold them in two as shown in the figure, a central mark indicate the correct axis of the fold. Perforate each of the folded sheets, the punching has to be made on the opposite side of the fold. Bind the 30 sheets respecting their order of printing, and choose preferably a metallic binding with appropriate diameter (\varnothing 9,5mm) and more resistant paper for the front and the back covers, i.e. for the sheets 1 and 30.

For example, one can use gray recycled paper sheets for the covers (sheets 1 and 30), and white paper for the reading (sheets 2 to 29) to improve the quality of the booklet.